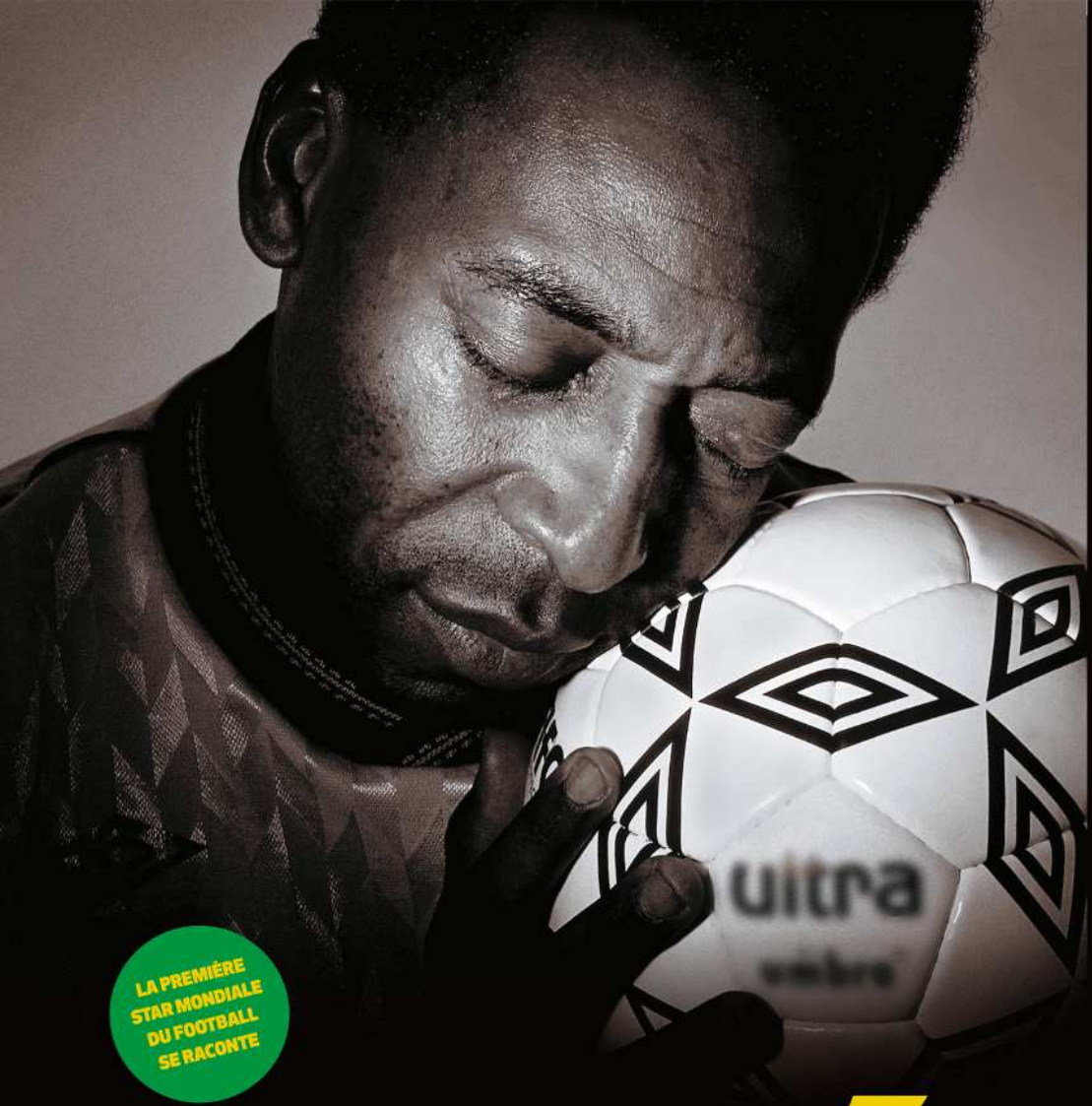




LA PREMIÈRE
STAR MONDIALE
DU FOOTBALL
SE RACONTE

PELÉ

MA VIE DE FOOTBALLEUR

Pelé

Ma vie de footballeur

Avec Brian Winter

Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé, est né le 23 octobre 1940 à Três Corações au Brésil. À treize ans, il intègre l'équipe de Bauru AC. À quinze, il signe son premier contrat pro avec le FC Santos. À dix-sept ans, il est sélectionné pour l'équipe du Brésil et participe avec elle au Mondial de 1958 qui se déroule en Suède. Trois fois vainqueur en Coupe du monde pour son pays, 1 283 buts marqués... Pelé, la première star mondiale du football, l'ambassadeur international de la Coupe du monde 2014, se raconte.

SOMMAIRE

<u>Introduction</u>	<u>7</u>
<u>Première partie, Brésil, 1950</u>	<u>11</u>
<u>Deuxième partie, Suède, 1958</u>	<u>67</u>
<u>Troisième partie, Mexique, 1970</u>	<u>137</u>
<u>Quatrième partie, États-Unis, 1994</u>	<u>213</u>
<u>Cinquième partie, Brésil, 2014</u>	<u>287</u>
<u>Remerciements</u>	<u>324</u>

Pelé

Ma vie de footballeur

Avec Brian Winter



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Dona Celeste, avec beaucoup d'amour

INTRODUCTION

Si je ferme les yeux, je peux encore voir mon premier ballon de football.

En fait, il s'agissait d'une simple boule de chaussettes nouées ensemble, que mes copains et moi « empruntions » sur les cordes à linge de nos voisins. Nous courrions dans les rues, riant, criant et bataillant des heures durant, jusqu'à ce que le soleil finisse par se coucher. Comme vous vous en doutez, cela n'était pas du goût de tout le monde dans le quartier ! Mais nous étions fous de football et trop pauvres pour nous payer autre chose. Et puis, les chaussettes retrouvaient toujours leur propriétaire légitime... peut-être un peu plus sales que lorsque nous les avons prises.

Par la suite, je me suis entraîné avec un pamplemousse ou quelques vieux torchons roulés en boule, ou même des objets jetés aux ordures. Ce n'est que plus tard, lorsque j'étais presque adolescent, que nous avons commencé à jouer avec de « vrais » ballons. Lors de ma première Coupe du monde, en 1958, j'avais alors dix-sept ans, nous avions un beau ballon de cuir cousu... qui passerait aujourd'hui pour une relique, à vrai dire, tellement ce sport a changé. En 1958, les Brésiliens ont dû attendre parfois un mois pour voir au cinéma les images de la finale entre le Brésil et le pays organisateur, la Suède. Pour vous donner un point de comparaison, lors de la dernière Coupe du monde de 2010 en Afrique du Sud, 3,2 milliards de personnes – c'est-à-dire

près de la moitié de la population mondiale – ont allumé leur poste de télévision ou se sont connectées à Internet pour regarder en direct la finale entre l'Espagne et les Pays-Bas. Ce n'est pas un hasard si les ballons utilisés aujourd'hui par les joueurs sont de belles sphères brillantes, synthétiques et multicolores, dont l'aérodynamisme est testé en soufflerie pour s'assurer qu'elles tournent correctement. Pour moi, ils ressemblent plus à des vaisseaux extra-terrestres qu'à un objet avec lequel on peut réellement jouer.

Quand je pense à tous ces changements, je me dis : « La vache, ce que je suis vieux ! » Mais je m'émerveille aussi que dans l'ensemble le monde ait évolué pour le mieux, ces soixante-dix dernières années. Comment un pauvre garçon noir de la campagne brésilienne, qui a grandi en tapant dans une boule de chaussettes ou des boîtes de conserve dans des rues poussiéreuses, a-t-il pu se retrouver au cœur même d'un phénomène international regardé par des milliards de gens dans le monde entier ?

Dans ce livre, j'essaie de décrire des événements et des changements marquants dont j'ai été témoin et qui ont rendu possible le parcours qui a été le mien. J'évoque aussi la façon dont le football, en rassemblant des communautés et en donnant à des gosses défavorisés comme moi un but et une source de fierté, a permis de rendre le monde quelque peu meilleur.

Il ne s'agit pas d'une autobiographie ou de mémoires ordinaires, car tout ce qui m'est arrivé ne figure pas dans ces pages. J'ai plutôt tenté de raconter, au travers de récits croisés, mon évolution en tant que personne et en tant que joueur, et aussi d'évoquer un peu les changements qu'ont connus le football et le monde.

Je me suis donc intéressé à cinq Coupes du monde différentes, en commençant par celle de 1950, organisée par le Brésil alors que je n'étais qu'un petit garçon, et en terminant par celle que le Brésil aura l'honneur d'accueillir de nouveau en 2014. Ces compétitions, pour diverses raisons, ont été des jalons importants dans ma vie.

Je vous raconte ces histoires avec humilité, en ayant parfaitement conscience de la chance qui a été la mienne, et je remercie Dieu et ma famille pour leur soutien, ainsi que tous ceux qui ont pris le temps de m'aider en chemin. Enfin, je remercie le football, le plus beau des sports, d'avoir permis à un petit gamin de rien du tout du nom d'Edson de mener la vie de « Pelé ».

Edson Arantes do Nascimento, « Pelé »
Santos, Brésil, septembre 2013

PREMIÈRE PARTIE

BRÉSIL, 1950

« *Gooooooooooooo!* ! »

On riait. On criait. On sautait dans tous les sens. Tous ensemble, ma famille au grand complet, rassemblée dans notre petite maison, comme partout ailleurs au Brésil.

À cinq cents kilomètres de là, à Rio de Janeiro, devant un parterre de supporters brésiliens déchaînés, le formidable Brésil affrontait le minuscule Uruguay en finale de la Coupe du monde. Notre équipe partait favorite et notre heure de gloire était arrivée. À la deuxième minute de la seconde période, Friaça, l'un de nos attaquants, a feinté un défenseur adverse et propulsé vers les cages un ballon rasant d'une précision redoutable. Le ballon a franchi la ligne de but du gardien pour terminer sa course dans les filets.

Brésil 1, Uruguay 0.

C'était magnifique, même si nous ne pouvions le voir de nos propres yeux, car il n'y avait pas de télé dans notre toute petite ville. C'est d'ailleurs lors de cette Coupe du monde que les toutes premières retransmissions de matchs ont eu lieu au Brésil... mais seulement à Rio. Quant à nous, comme la plupart des Brésiliens, nous devions nous contenter de la radio. Ma famille possédait un poste géant, carré, avec des boutons ronds et une antenne en V, installé dans un coin de notre salon. Nous dansions comme des fous devant, en poussant des cris de joie.

J'avais neuf ans, mais je n'oublierai jamais l'euphorie et la fierté d'alors à l'idée que les deux plus grands amours de ma vie, le football et le Brésil, se retrouvaient à présent unis dans la victoire, la plus belle qui soit. Je me souviens de ma mère et de son sourire serein. Et de mon père, mon héros, si anxieux à l'époque, tourmenté par ses propres rêves de football brisés, soudain rajeuni, embrassant ses amis, débordant de joie.

Cela devait durer exactement dix-neuf minutes.

Comme des millions d'autres Brésiliens, j'avais encore à apprendre une dure leçon : dans la vie comme au foot, on n'est jamais sûr de rien tant que le coup de sifflet final n'a pas retenti.

Comment aurions-nous pu le savoir ? Nous étions une jeune nation, jouant à un sport récent.

Notre voyage ne faisait que commencer.

16 juillet 1950. Une date dont tous les Brésiliens se souviennent, comme celle de la mort d'un être cher. Avant ce jour, difficile d'imaginer que quelque chose puisse un jour rassembler notre nation.

À l'époque, les Brésiliens ne formaient pas un peuple uni, pour de nombreuses raisons – la taille gigantesque de notre pays en premier lieu. Notre petite ville de Baurú, perchée sur le plateau de l'intérieur de l'État de São Paulo, semblait à mille lieues des plages prestigieuses de la capitale, Rio, où se déroulait le dernier match de la Coupe du monde. Rio n'était que samba, chaleur tropicale et filles en bikinis... Des clichés que la plupart des étrangers ont en tête lorsqu'ils se représentent le Brésil. Il faisait au contraire si froid à Baurú le jour du match que maman avait décidé d'allumer le poêle dans la cuisine. C'était une extravagance, mais elle espérait que cela réchaufferait le salon et éviterait à nos invités de mourir de froid.

Si nous nous sentions éloignés de Rio ce jour-là, j'ose à peine imaginer ce que mes compatriotes de l'Amazonie, de la zone humide du Pantanal ou du *sertão* rocheux et semi-aride du Nord-Est devaient ressentir. Le Brésil est plus vaste que les États-Unis et les distances étaient encore plus marquées, à cette époque où seuls les gens fabuleusement riches pouvaient s'offrir une voiture. De toute façon, il n'y avait pour ainsi dire aucune route goudronnée. Connaître autre

chose que sa ville natale était un rêve lointain réservé à quelques rares élus. À quatorze ans, je n'avais jamais vu l'océan, et encore moins une fille en bikini !

En vérité, la géographie n'était pas seule responsable de cet éloignement. Le Brésil, généreux par bien des aspects, riche de son or, de son pétrole, de son café et de un million d'autres trésors, semblait parfois être composé de deux pays complètement opposés. D'un côté, les magnats et politiciens de Rio, avec leurs demeures à la française, leurs hippodromes et leurs vacances à la mer. De l'autre... En 1950, l'année où le Brésil a accueilli la Coupe du monde pour la première fois, près d'un Brésilien sur deux ne mangeait pas à sa faim. Un sur trois seulement savait lire correctement. Mon frère, ma sœur et moi faisions partie de la moitié de la population qui allait nu-pieds. Ces inégalités étaient ancrées dans notre politique, notre culture et notre Histoire : j'appartenais à la troisième génération née libre de ma famille.

De nombreuses années plus tard, une fois ma carrière de footballeur terminée, j'ai rencontré le grand Nelson Mandela. Parmi toutes les célébrités que j'ai eu l'honneur de croiser – des papes, des Présidents, des rois, des stars d'Hollywood –, aucune ne m'a fait plus forte impression que lui. Il m'a dit : « Pelé, ici en Afrique du Sud, il y a tant d'ethnies différentes, qui parlent plein de langues différentes. Mais vous, au Brésil, vous possédez toutes ces richesses et une seule langue, le portugais. Alors pourquoi votre pays n'est-il pas riche ? Pourquoi votre pays n'est-il pas uni ? »

Je n'ai pas su lui répondre à l'époque, et je n'ai encore aujourd'hui aucune réponse satisfaisante à proposer. Pourtant, au cours de mes soixante-treize années de vie, j'ai constaté des progrès. Je crois même savoir quand tout cela a commencé.

Bien sûr, les gens peuvent maudire le 16 juillet 1950 tant qu'ils veulent. Je les comprends : moi aussi, j'ai réagi comme ça ! Pourtant, à mes yeux, c'est aussi le jour où nous, les Brésiliens, avons entamé notre long périple sur la route de l'unité nationale. C'est le jour où nous nous sommes rassemblés autour d'un poste de radio pour nous réjouir ensemble, pour souffrir ensemble, comme une seule grande nation, pour la toute première fois.

C'est le jour où nous avons commencé à comprendre le véritable pouvoir du football.

Mes premiers souvenirs de football sont des matchs improvisés dans notre rue. On se faufilait entre les petites maisons de briques rouges, zigzaguant pour éviter les nids-de-poule des routes de terre, marquant des buts en riant comme des fous entre deux bouffées d'un air froid et humide. Nous jouions pendant des heures, jusqu'à en avoir mal aux pieds, jusqu'à ce que le soleil se couche et que nos mères nous appellent pour revenir à la maison. Pas de bel équipement, pas de maillots hors de prix. Un simple ballon... ou quelque chose qui y ressemblait. C'est là toute la beauté de ce jeu.

Quant à ce que je faisais avec ce ballon... Eh bien, c'est mon père, João Ramos do Nascimento, qui m'a presque tout appris. Comme tout bon Brésilien, il était surtout connu par son surnom : Dondinho.

Dondinho était originaire d'une petite ville de l'État du Minas Gerais, littéralement les « mines générales », d'où provenait la plus grande partie de l'or brésilien à l'époque coloniale. Lorsqu'il a rencontré ma mère, Celeste, il faisait son service militaire obligatoire et Celeste était encore à l'école. Elle avait juste quinze ans quand ils se sont mariés et, un an plus tard, elle était enceinte de moi. Ils m'ont prénommé Edson d'après Thomas Edison, car c'est en 1940, l'année de ma naissance, que la première ampoule électrique faisait son apparition dans leur ville. Cela les a tellement impressionnés

qu'ils ont voulu rendre hommage à son inventeur. Certes, une lettre a été oubliée au passage, mais ça ne m'a jamais empêché d'adorer ce prénom.

Si Dondinho prenait son service militaire au sérieux, sa véritable passion restait le football. Il mesurait un mètre quatre-vingt-deux, ce qui était gigantesque pour un Brésilien, surtout à l'époque, et il était très doué au ballon. Il avait un talent particulier pour sauter haut dans les airs et marquer des buts de la tête. Une fois, il a même été jusqu'à marquer cinq fois de cette façon au cours d'un seul match. C'était sans doute, et cela reste peut-être encore, un exploit national. Par la suite, certains ont dit en plaisantant, et en exagérant un peu, que le seul record de buts au Brésil qui n'appartienne pas à Pelé était détenu par son propre père !

Ce n'était pas une coïncidence. Je suis certain que Dondinho aurait pu devenir l'un des meilleurs footballeurs brésiliens de tous les temps, s'il avait seulement eu la chance de le prouver.

À ma naissance, mon père jouait en semi-professionnel dans une ville du Minas Gerais appelée Três Corações. «Trois cœurs», en français. Pour être honnête, ce n'était pas la belle vie. Si quelques clubs de football d'élite offraient des salaires décents, à l'époque, la plupart payaient une misère. Aussi être footballeur n'était-il pas très bien vu ; c'était un peu comme être danseur ou artiste, ou toute autre profession que l'on embrasse par passion, pas pour devenir riche. Notre jeune famille allait de ville en ville, toujours à la recherche du prochain salaire. Nous avons même vécu une année entière dans un hôtel... qu'on ne pourrait qualifier de «luxueux». Plus tard, pour plaisanter, nous disions que c'était un palace «zéro étoile» pour joueurs de foot, dans lequel on rencontrait aussi des VRP et de vrais paumés.

En 1942, juste avant mes deux ans, tous ces sacrifices étaient sur le point de payer quand Dondinho a obtenu ce qui semblait être la grande chance de sa vie : on lui a proposé de jouer pour l'Atlético Mineiro, le plus gros et le plus riche des clubs de tout le Minas Gerais. Enfin un emploi dans le football qui lui permettrait de faire vivre toute la famille, peut-être même dans un certain confort. Âgé d'à peine vingt-cinq ans, Dondinho avait une longue carrière devant lui. Malheureusement, au cours de son tout premier match contre le São Cristóvão, une équipe de Rio, une catastrophe s'est produite : Dondinho a percuté de plein fouet un défenseur adverse du nom d'Augusto.

Ce dernier s'est remis de l'accident et a poursuivi sa route, nous aurons l'occasion de reparler de lui plus loin. En revanche, la collision a marqué la fin de la carrière de Dondinho, qui était gravement blessé au genou — les ligaments, peut-être le ménisque. Je dis « peut-être », car comme il n'y avait pas alors d'IRM au Brésil, ni même de médecine du sport digne de ce nom, nous n'avons jamais vraiment su quel était le problème et encore moins comment le traiter. Tout ce que nous savions, c'est qu'il fallait mettre de la glace là où ça faisait mal, surélever la jambe et espérer. Inutile de dire que le genou de Dondinho n'a jamais complètement guéri.

Dans l'incapacité de retourner sur le terrain pour son second match, mon père a rapidement été écarté de l'équipe et renvoyé chez lui, à Três Corações. C'est alors qu'ont commencé pour lui les véritables années de galère en tant que joueur de second rang, tandis que ma famille luttait en permanence pour essayer de joindre les deux bouts.

Déjà avec un salaire, la vie était dure. À présent, en revanche, Dondinho restait le plus souvent à la maison pour ne pas fatiguer son genou, dans l'espoir de guérir un jour

pour rejoindre l'Atlético ou un autre club aussi lucratif. Je comprends pourquoi il a agi ainsi : il pensait que c'était le meilleur moyen de gagner assez d'argent pour sa famille. Malheureusement, quand il avait trop mal pour jouer, il ne touchait rien et, évidemment, pas l'ombre d'une sécurité sociale au Brésil dans les années 1940. Ce n'était pourtant pas les bouches à nourrir qui manquaient, avec mon frère Jair et ma sœur Maria Lucia qui venaient de voir le jour. La mère de mon père, Dona Ambrosina, avait également emménagé avec nous, ainsi que le frère de ma mère, oncle Jorge.

Mon frère, ma sœur et moi portions des vêtements d'occasion ou parfois cousus dans des sacs utilisés pour transporter le blé et nous n'avions pas d'argent pour acheter des chaussures. Certains jours, la seule chose que maman pouvait nous donner à manger, c'était un morceau de pain avec une tranche de banane, peut-être agrémenté d'un peu de riz ou de haricots que l'oncle Jorge rapportait de son travail à l'épicerie générale. Cependant, comparé à la majorité des Brésiliens, nous n'étions pas à plaindre, car nous n'avons jamais souffert de la faim et nous vivions dans une maison de taille respectable, dans un quartier qui n'avait rien d'un bidonville – ou favela, pour employer le terme brésilien. Certes, le toit fuyait et le sol était inondé à chaque averse. Nous connaissions tous, y compris les enfants, l'angoisse permanente de nous demander comment on mangerait ce jour-là. Quiconque a jamais été aussi pauvre vous dira que cette incertitude, cette peur, une fois qu'elle prend possession de vous, est une pensée glaçante qui ne vous quitte plus jamais. Pour être honnête, je la ressens encore parfois aujourd'hui.

Lorsque nous avons déménagé à Baurú, notre situation s'est un peu améliorée. Papa a trouvé un emploi à la Casa Lusitania, l'épicerie générale dont le propriétaire dirigeait le

Baurú Atlético Clube, le BAC, l'une des deux équipes semi-professionnelles de la ville. La semaine, Dondinho travaillait comme commis pour faire le café et le servir, livrer le courrier, etc. Le week-end, il était le buteur-vedette du BAC.

Sur le terrain, quand il était en forme, mon père laissait entrapercevoir le génie qui l'avait autrefois mené si près de la gloire. Il marquait plein de buts et, en 1946, il a aidé à conduire le BAC jusqu'au championnat de ligue semi-professionnelle de l'État de São Paulo. Il possédait aussi un certain charisme, une façon de se tenir avec élégance et une bonne humeur constante, malgré la malchance qui avait frappé sa carrière de footballeur. Presque tout le monde dans Baurú le connaissait et l'appréciait. Partout où j'allais, on savait que j'étais le fils de Dondinho, titre qui m'a toujours rempli de la plus grande fierté. Pourtant, les temps continuaient d'être durs, et malgré mon jeune âge je me souviens m'être demandé : à quoi bon être célèbre si on ne peut pas nourrir sa famille ?

Sans doute Dondinho aurait-il pu se trouver un autre talent, un autre travail. Toutefois, le football sait se montrer à la fois généreux et cruel, et ceux qui tombent sous son charme n'en réchappent jamais vraiment. C'est ainsi que, lorsque Dondinho a compris que son propre rêve était en train de tourner court, il s'est consacré corps et âme à prendre soin de celui d'un autre.

– Alors comme ça, tu te crois bon, hein ?

Je regardais mes pieds en souriant.

– Envoie le ballon ici, me demandait-il en désignant un point sur le mur de notre maison.

Si je réussissais, c'est-à-dire le plus souvent, il souriait juste un instant avant de redevenir brusquement sérieux.

– Très bien ! Maintenant, avec l'autre pied !

Blam !

– Maintenant, avec la tête !

Blam !

Cela durait des heures et des heures, parfois jusque tard dans la nuit, rien que nous deux. C'étaient les bases fondamentales du football : le drible, le tir, les passes. Comme nous n'avions pas souvent accès au stade municipal, nous devions nous débrouiller avec l'espace à notre disposition – notre minuscule cour et la rue, qui s'appelait la rue Rubens Arruda. Parfois, mon père me racontait les matchs auxquels il avait participé et me montrait des tactiques qu'il avait apprises ou inventées lui-même. À l'occasion, il parlait également de son grand frère, un milieu de terrain mort à l'âge de vingt-cinq ans, mais qui, à l'écouter, était meilleur buteur que lui. Encore une carrière tragiquement brisée avant l'heure dans la famille Nascimento.

La plupart du temps, cependant, nous faisons juste des exercices pour maîtriser les bases du jeu. À y repenser,

REMERCIEMENTS

Pelé et Brian Winter remercient Ray Garcia, Jen Schuster et toute l'équipe de Penguin/Celebra pour leur vision des choses, leur travail et leur soutien ; Paul Kemsley, Chris Flannery, Theresa Tran et tous ceux de chez Legend 10 ; Celso Grellet, José « Pepito » Fornos Rodrigues, Patrícia Franco, Jair Arantes do Nascimento, Andrew Downie, Michael Collett, Ezra Fitz, Jérôme Champagne, Erica Winter, Saul Hudson, Todd Benson, Kieran Murray, Moisés Naim, la famille Mitchell, Kenneth Pope, et la famille Hendee.

À la mémoire mémoire de Katherine Winter.

© 2014, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2014, Pelé avec Brian Winter

Titre de l'édition originale : «*Why Soccer Matters* » (Penguin, New York)

Dépôt légal : mai 2014

ISBN 978-2-211-22092-7